

ОГОНЁК



ПРАВДА

С Трудовой  
победой!

ВОПРОСЫ  
ФИЛОСОФИИ



КОММУНИСТ

*Essais sur  
le discours  
soviétique*

*russe*

7

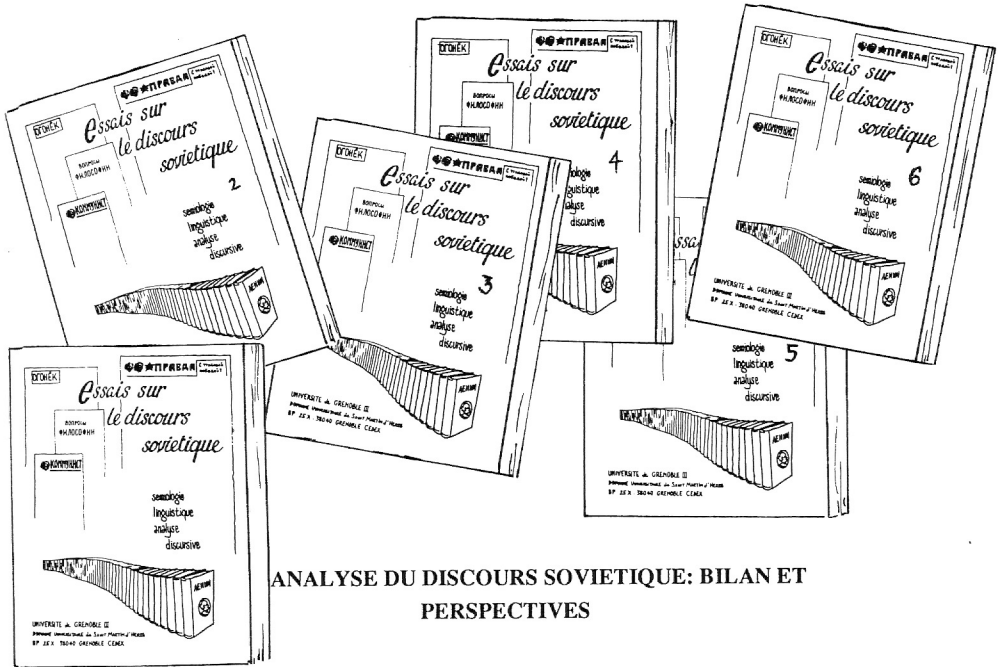
*... et*

*autres discours  
slaves*



UNIVERSITE de GRENOBLE III  
DOMAINE UNIVERSITAIRE de SAINT MARTIN d'HERES  
BP 25 X - 38040 GRENOBLE CEDEX

1987



## ANALYSE DU DISCOURS SOVIÉTIQUE: BILAN ET PERSPECTIVES

La revue "Essai sur le discours soviétique" entre dans sa huitième année d'existence. L'originalité du Séminaire de Grenoble-III, animé par A. Bourmeyster, est de rassembler des problématiques apparemment hétérogènes autour d'une même interrogation: comment lire l'écrit soviétique? Rappelons qu'à l'origine le programme de travail de cette équipe reposait sur la formule suivante: "*lire les lignes et non entre les lignes*".

Après ces années de discussions et de débats il nous a semblé qu'il était temps de faire le point, de proposer, de notre point de vue, un bilan et des perspectives du travail qui s'est mené au sein de l'équipe, en tentant de répondre à une question qui, formulée de diverses manières, revenait à demander ceci: qu'est-ce que les linguistes ont à dire concernant la connaissance de l'Union Soviétique?

Le travail dont nous rendons compte ici est le résultat d'une réflexion sur le russe faite dans une *perspective linguistique*. Mais il se trouve que travailler en langue sur un corpus a fait déboucher sur des considérations de *discours*. L'analyse de discours, à son tour, nous a amené à étendre la recherche au champ de la philosophie du langage d'une

part, de la connaissance de l'Union soviétique contemporaine d'autre part. Ces deux domaines se retrouvent eux-mêmes également reliés par un dernier champ d'investigation, celui de l'épistémologie de la linguistique soviétique.

L'essentiel de ce que nous voulons faire maintenant va être d'essayer de montrer que les différentes directions de recherche mentionnées sont *autant de façons de DIRE LA MEME CHOSE*.

Ce n'est pas par goût du paradoxe que nous affirmons que ces différents thèmes de recherche ont quelque chose en commun. Ces thèmes ne sont pas tous arrivés au même stade de développement et de maturité. Ce n'est donc pas un système homogène que nous pouvons présenter, nous tâcherons seulement de montrer comment un *certain point de vue sur la langue*, celui qui fait *tendre la signification du côté de l'activité de prédication et non du côté de la nomination*, peut avoir des conséquences sur ces différents champs de recherche. Démontrer le caractère non artificiel du lien d'implication entre ces différents thèmes à partir d'un certain point de vue sur la langue, voilà l'originalité à laquelle nous prétendons.

## **I/ Énonciation et discours**

La première interrogation est celle-ci: quelle est la différence entre un nom et une proposition? La dimension énonciative apportait ici des réponses que le strict niveau syntaxique ne donnait pas. Si par énonciation on entend non pas l'acte d'appropriation de la langue par un locuteur, mais la série d'opérations successives par lesquelles un énoncé se constitue, il devenait possible d'étudier la stratification d'un discours en divers réseaux, ou strates énonciatives, qui sont autant de sources hétérogènes d'énonciation d'un texte.

Une des idées de base était que le monde ne se donne pas tout prêt pour être nommé, et que la nomination elle-même est un acte d'organisation et de sélection. Il ne faut pas voir là une position strictement nominaliste, mais une interrogation sur la place du

sujet parlant et de ses déterminations dans la construction de la référence. Il s'agissait, en réfutant les thèses adamiques, de montrer que les textes sont habités par d'autres textes, qu'ils ont une *mémoire*, et que le sujet énonciateur peut être un sujet divisé.

Nous avons étudié essentiellement une de ces opérations énonciatives: le niveau de prise en charge d'une relation prédicative, autrement dit l'assertion. En suivant Frege, qui séparait nettement, dans son écriture conceptuelle, le contenu propositionnel ( $\rightarrow$ ) de l'acte du jugement, ou assertion (I) (pour parvenir ainsi à la notation  $\text{I} \rightarrow p$ ), on pouvait s'intéresser aux relations prédicatives à l'intérieur des syntagmes nominaux. Ce point fondamental reposait sur l'idée de passage continu du nom à la proposition, ou de la phrase simple à la phrase complexe. Notre travail de linguiste russisant a donc consisté à rendre compte des opérations énonciatives d'assertion et de décalage des niveaux d'assertion à travers leurs *traces* au niveau des énoncés dans un corpus russe. Énonciation, donc, mais dans la spécificité de la syntaxe du russe.

Cette séparation nette entre prédication et assertion permettait, en gros, de passer d'une logique des noms à une logique des relations, des variables nominales aux variables propositionnelles, de voir dans l'analyse d'une langue naturelle et des formes discursives des points de passage entre la logique des noms et celle des propositions, entre la logique du 1er ordre et celle du 2nd ordre, cette dernière étant le fait de pouvoir prendre comme objet de référence non des choses mais des dire (en les présentant éventuellement comme des choses). Plus précisément la séparation entre prédication et assertion permettait de *pouvoir lire* des relations interpropositionnelles dans les relations intrapropositionnelles. Un texte n'était plus alors un objet clos, mais pouvait être lu comme un palimpseste, où l'on pourrait chercher à repérer des mots sous les mots, à lire des propositions sous les noms. Tout syntagme nominal pouvait être alors potentiellement une anaphore d'une opération de prédication - sélection précédente: les textes sont habités par des rappels d'information préconstruite. Mais, dans un travail en analyse de discours sur une langue étrangère, il importait d'insister essentiellement sur l'étape de reconnaissance de la grammaire, dans les opérations de reconstitution / restitution / restauration des relations prédicatives lisibles à l'état implicite dans les SN.

Mettre au jour le lien qui unit l'implicite au phénomène syntaxique de l'enchâssement nous a amené à chercher quel était le *propre de la langue* dans la répartition de l'explicite et de l'implicite, de l'asserté et de l'inasserté. Nous avons étudié

les différents phénomènes syntaxiques du russe où peut se manifester cet effet de décalage assertif: toutes les positions enchâssées, des complétives aux nominalisations, la nominalisation étant pour nous l'exemple même du "*chaînon manquant*" entre le nom et la proposition: non seulement un passage de l'un à l'autre, un intermédiaire, mais encore un passage non discret et ambigu entre le nom et la proposition. Par l'étude des énoncés à complétive, par exemple, nous avons la possibilité d'établir les premiers jalons d'une vision continuiste du passage du nom à la proposition: tout énoncé introduit par *čto, to, što ou tot fakt, čto* ("que", "ce que" ou "le fait que") se trouve, de par son rôle syntaxique, assimilable à un nom, à un certain *degré* de nominalisation, donc de "réification". Il se trouve à un certain degré de transformation d'une "proposition" en "nom". Il se range en un point de l'échelle qui va de l'énoncé complet déclaratif autonome (pris en charge) au "vrai nom", désignant un objet du monde, en passant par toutes les étapes de "réification" progressive d'un énoncé. La pratique d'une analyse de discours tend à montrer que ces frontières sont mouvantes, et non assignables a priori.

A partir d'une interrogation sur le texte et sa mémoire, nous avons montré que le nom ne fait pas que "nommer" une réalité pré-existante, mais qu'il peut être lui-même le résultat d'opérations complexes, qu'il peut garder la *trace* d'une prédication antérieure. On pouvait alors s'interroger sur les conditions de *lecture* des syntagmes nominalisés et des structures syntaxiques enchâssées en général: autrement dit, comment fait-on pour reconstituer du sens quand la seule connaissance du système de la langue ne permet pas de trancher? Il y a en effet ambiguïté sur la forme initiale que peut avoir une relation prédicative non-assertée (dont il ne reste plus, dans la surface textuelle que le *nom*: la nominalisation), mais ambiguïté également sur la reconnaissance ou la non-reconnaissance d'une éventuelle antériorité / extériorité de cette relation par rapport à l'acte d'énonciation actuel de l'énoncé.

A partir de là on pouvait faire un pas de plus et poser le problème de la réception des textes du Discours politique soviétique en Occident et l'idée générale d'opacité référentielle qui s'en dégageait. Les arguments des détracteurs de la dite "langue de bois" correspondant parfaitement à ceux des critiques soviétiques du discours occidental, nous en sommes venu à penser que la langue de bois, c'est le discours des autres. Cela nous a attiré à plusieurs reprises le reproche de relativisme extrême, de pessimisme politique, etc. Or nous ne voulions montrer qu'une chose, c'est que la lecture d'un texte n'est pas un

processus transparent, que c'est une activité herméneutique. La problématique de la prédication enchâssée en SN et réifiée donnait ainsi accès à l'hétérogénéité d'une surface discursive, ce qui avait toute son importance pour étudier des textes qui étaient perçus en France comme le modèle même de l'homogénéité monolithique.

Notre deuxième interrogation, c'est celle-ci: quelle est, dans la réception de l'écrit soviétique en France, la part de la langue et la part du discours?

A partir du moment où on fait l'hypothèse d'une séparation radicale entre la prédication et l'assertion, on peut travailler en analyse du discours, le discours étant non pas de l'ordre du grammatical, mais de l'ordre de l'énonçable, bien que reposant sur du grammatical. Nous avons adopté une position du type de celle de M.Pêcheux: la langue, avec sa systématité morphologique et syntaxique, est la base à partir de laquelle se développent des processus discursifs. Nous avons seulement voulu prolonger cette thèse par un travail sur une langue étrangère, en l'occurrence le russe, et un corpus socialement situé par ses conditions de production et d'interprétation.

Ce travail d'analyse de discours avait certains points de divergence avec les travaux réalisés en France précédemment: d'une part il refusait la construction paradigmatique de classes d'équivalence de type harrissien, d'autre part il refusait la manipulation de transformations paraphrastiques. Cette analyse de discours, en fait, a reposé essentiellement sur une interrogation sur les décalages de niveaux d'assertion, c'est ce qui a été fait en comparant des propositions à verbe fini avec des SN complexes. Il s'agissait donc d'une analyse des opérations énonciatives centrée sur le phénomène du découplage entre assertion et prédication. En cela elle différait profondément des travaux de type corrélationnistes courant en sociolinguistique, qui étudiaient, par exemple, des faits de co-variance entre des structures linguistiques et des structures sociales. C'est la matière même de la langue qui était interrogée, nous cherchions à savoir ce qui est propre au russe comme langue en tant que support de fonctionnements possibles. Le but était de toujours mettre en avant la spécificité de la *langue*, spécificité mise au jour, par exemple par l'étude de la traduction et la reconfiguration des réseaux énonciatifs qu'elle impliquait. Un des points fondamentaux de cette spécificité du russe comme support de phénomènes discursifs au sens où nous les avons définis était la nominalisation, et, en général, la grande facilité d'enchâssement de SN dans des SN. L'analyse de l'enchâssement

syntaxique en russe a été ainsi un moyen d'accès à une lecture de l'interdiscours, ou discours transverse, cette mémoire discursive qui habite le Discours politique soviétique. L'interdiscours est ce lieu où se constituent les éléments que le sujet de l'énonciation s'approprie pour en faire les objets de *son* discours.

Nous avons ainsi essayé de pousser jusqu'à leurs limites les conséquences du fait d'accepter de trouver des relations prédicatives en place de nom ou de syntagme nominal. Cela impliquait de parler, par exemple, de polyphonie, mais non pas au sens de O. Ducrot, puisque les éléments préconstruits pouvaient être introduits dans le cours du texte de façon inconsciente pour l'énonciateur. Il nous a semblé préférable de nous en tenir à la notion d'*hétérogénéité*, mais d'une hétérogénéité lisible, repérable dans les formes de l'enchâssement syntaxique. Le problème était de chercher à voir ce qu'il y a derrière, ce qu'il y a dessous, ce qu'il y a avant la surface textuelle.

Qu'est-ce que ce travail a alors apporté à la connaissance du Discours politique soviétique?

D'abord il nous a semblé qu'il y avait un vide à combler: en France les analystes de discours avaient beaucoup écrit sur les discours syndicaux français, le discours du maréchal Pétain ou le discours nazi, mais jamais on n'avait fait d'étude détaillée du discours soviétique autrement que pour en faire une condamnation polémique qui, de toute façon, ne reposait pas sur l'analyse du matériau langagier (c'est la critique de la "langue de bois").

Ensuite, pourquoi Khrouchtchev et Brejnev? Nous avons fait l'hypothèse qu'il pouvait y avoir des oppositions discursives repérables dans une diachronie courte, entre le dernier rapport d'activité de K. et le 1er rapport d'activité de B. Mais le problème s'est déplacé en cours du travail, puisqu'il s'est avéré que l'opposition entre les discours de Khrouchtchev et Brejnev, pour importante qu'elle soit, était décelable à la seule lecture, sans nécessiter tout cet énorme attirail théorique (il s'agissait du traitement différent des sujets d'énonciation conflictuels et de la place implicite ou explicite accordée à l'Autre). La montagne, pour autant, n'a pas accouché d'une souris, à notre avis, parce que ce travail a montré que le corpus dans son ensemble posait des problèmes beaucoup plus généraux d'*interprétation*, ce dont on pouvait se rendre compte immédiatement dans, par exemple, des essais de traduction.

Certes, voir dans la signification une prédication et non une nomination n'a rien d'original, c'est une position constante d'une certaine philosophie du langage.

Ce que nous avons voulu faire de plus original, c'est montrer le lien entre une pratique de description, une philosophie du langage qui la sous-tend, et un discours sur la langue qui permet une politique de la langue.

## II/ Un travail aux limites

Voici donc la seconde face de ce travail, l'autre versant, l'autre côté de la feuille de papier: qu'en est-il de ces deux interrogations dans la linguistique soviétique? qu'en est-il, par exemple, de la place accordée par la linguistique soviétique à l'hétérogénéité dans le discours?

Nous n'avons aucun moyen de prouver que les textes que nous avons lus et présentés sont en quelque façon que ce soit représentatifs de l'ensemble de la linguistique soviétique. Et pourtant, étrangement, tous ces textes, les plus traditionnalistes comme ceux de F.P. Filin ou les plus à l'avant garde, comme ceux des représentants de la sémantique propositionnelle, tous nous semblent avoir en commun une égale résistance à l'idée de l'hétérogénéité énonciative d'un texte. Lors d'un entretien que nous avons eu avec lui à Moscou, Ju. S. Stepanov, par exemple, nous a dit que, selon lui, si la problématique de l'énonciation et, en général, du sujet dans la langue, était une spécificité française, il fallait y voir une séquelle de l'existentialisme et de la phénoménologie. Alors, considérer la langue comme le *reflet* de la réalité objective, d'une façon mécaniste comme chez les linguistes de la génération de R.A. Budagov, ou de façon plus subtile, proche de Russell, comme chez N.D. Arutjunova, par exemple, pour qui la proposition a une fonction de nomination, tout cela nous semble reposer sur une dérive du matérialisme vers un réalisme au sens le plus scolastique, présupposant une connaissance non verbale de ce qui est désigné comme la réalité vraie ("real'naja dejstvitel'nost"). Nous affirmons ainsi qu'il existe un point de convergence entre les multiples courants de la LS, c'est la *fascination du nom*, et par conséquent de la *substance*, en parfait contraste avec l'ensemble des linguistiques de l'énonciation qu'on peut trouver en France. Cela signifie également le refus paradoxal qu'il y ait d'autres formes de subjectivité que celle du



locuteur - sujet libre, sujet maître, transmettant des informations sur la réalité objective sans autre détermination que son intention de communication. Cette opposition entre deux problématiques, qu'on peut déceler jusque dans les plus humbles pratiques de description de faits de langue, peut, si on l'explore systématiquement, représenter de l'intérêt pour les spécialistes de l'Union Soviétique qui ne sont pas linguistes. Elle implique, par exemple, un malentendu systématique sur le rapport de la langue et de l'idéologie, celle-ci étant, pour un sociolinguiste comme Ju.D. Deseriev, un ensemble organisé et conscient d'idées, qui ne saurait nullement faire l'objet d'une analyse de discours, mais d'une confrontation avec les faits vrais, pratique qui rejoint très exactement celle des détracteurs français de la langue dite de bois. On trouvera des exemples de cette idée par exemple dans le traitement de *l'ellipse*, qui est toujours, à notre connaissance définie comme étant un manque qu'on peut "facilement reconstituer" (l'expression "legko vosstanavlivaetsja" est présente systématiquement dans toutes les définitions). Toute idée de détermination idéologique du discours dans la restitution de l'ellipse est ainsi rendue impossible.

C'est cette idée de transparence référentielle dans une langue dite du peuple tout entier qui nous permet d'affirmer que les écrits des anciens marristes peuvent difficilement être qualifiés de "néo-marristes", en ce qu'ils sont en parfaite contradiction avec une des idées centrales de N.Ja. Marr, à savoir que la langue commune est une fiction, ou au mieux un conglomerat de dialectes de classe, dialectes professionnels et territoriaux. La causalité superstructurelle chez Marr a fait place à une causalité ethnique, qui nous a fait rapporter une partie de la linguistique soviétique actuelle à une épistémè largement *romantique*, où la référence constante à Herder n'est nullement contradictoire avec les citations de *l'Idéologie allemande* de Marx et Engels. La contradiction, ou la tension la plus intéressante, nous semble être plutôt que le thème de la permanence substantielle de la langue (russe) à travers les générations successives du peuple voisine avec l'idée, qui elle, appartient au XVIIIe s., que l'idéal de la langue parfaite est la transparence référentielle, et que la science est une nomination adéquate du réel. La langue, ainsi, dans une partie de la linguistique soviétique, est une nomenclature, une nomenclature qui, de surcroît, se perfectionne, mais non plus, comme chez Marr, dans une relation de détermination à une infrastructure économique, mais dans un mouvement d'adéquation de plus en plus étroite au réel, adéquation déterminée par une particularité intrinsèque de ce qui est chez certains appelé la "Grande langue russe", cette particularité est sa richesse et

sa puissance, mise en avant tout à la fois par Lénine et Vinogradov. On débouche ainsi, à partir d'arguments épistémologiques tels que le thème de l'adéquation de plus en plus grande des mots et des choses, de la langue et de la pensée, sur l'idée de développement inégal des langues et de supériorité de la langue russe, idée sur laquelle repose la gestion du bilinguisme et la politique linguistique en URSS fondée elle-même sur la notion d'intervention consciente des linguistes sur la langue. Mais l'idée de substance de la langue va également de pair avec le postulat totalement anti-marriste d'homogénéité de la communauté parlante, qui débouche en URSS sur l'idée du consensus sur le sens des mots au sein d'un peuple parlant parfaitement transparent à lui-même.

Si nous avons tant insisté sur l'opposition entre la linguistique soviétique et les linguistiques de l'énonciation en France, au risque de faire croire à une homogénéité caricaturale de la linguistique soviétique, c'est pour montrer combien la notion d'*épistémè* élaborée par M. Foucault permettait de sortir de l'impasse créée par l'idée d'histoire progressive des sciences comme accumulation de savoir, en vigueur dans l'image continuiste que la linguistique soviétique tente de donner d'elle-même.

### Conclusion

En conclusion nous dirons que ce travail sur des méthodes de description du russe est fondamentalement lié à son autre facette: l'étude de l'idéologie de la langue en URSS. Sous ces aspects différents une même interrogation est à l'œuvre: quel est *l'enjeu d'une réflexion sur la langue en tant que telle et non en tant qu'accès à un contenu*. C'est à dire que la linguistique, dans le domaine du russe, peut servir à autre chose qu'à apprendre la *langue* russe.

Nous avons voulu montrer ainsi, par une activité de recherche et d'enseignement, combien une pratique de technique linguistique pouvait déboucher sur une éthique de la lecture dans la connaissance de l'URSS par sa langue, son discours et son discours sur la langue. Le Séminaire de Grenoble-III est ce lieu ouvert, interdisciplinaire, qui a permis à cette problématique de se constituer. Gageons qu'il saura attirer d'autres chercheurs qui auront envie de "lire les lignes"...

Patrick SERIOT

Université de Lausanne